



**You have downloaded a document from
RE-BUS
repository of the University of Silesia in Katowice**

Title: L'universel du quotidien : étude des stratégies discursives dans "Une étoile aux cheveux noirs" d'Ahmed Kalouaz

Author: Magdalena Zdrada-Cok

Citation style: Zdrada-Cok Magdalena. (2018). L'universel du quotidien : étude des stratégies discursives dans "Une étoile aux cheveux noirs" d'Ahmed Kalouaz. "Romanica Silesiana" Nr 1 (2018), s. 61–68.



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego



MAGDALENA ZDRADA-COK

Université de Silésie à Katowice

L'universel du quotidien : étude des stratégies discursives dans *Une étoile aux cheveux noirs* d'Ahmed Kalouaz

Dailiness in *Une étoile aux cheveux noirs* (Dark Haired Star)

by Ahmed Kalouaz

ABSTRACT: The study is concentrated on the character of the mother in the novel *Une étoile aux cheveux noirs* (Dark Haired Star, 2011) in which Ahmed Kalouaz combines the conventions of autobiography, letter, tourist book and poetry. The subject of deliberations here are representations of everyday life of the Algerian immigration community in France from 1960s to the present day.

KEY WORDS: dailiness, autobiography, novel, Algerian immigration

Il n'est pas facile de revenir à ses racines quand on a l'impression que celles-ci ne se situent que dans une cité de béton armé construite à la hâte dans les années cinquante ou soixante, réaménagée, voire partiellement détruite, à l'époque actuelle. Il n'est pas facile de raconter son enfance lorsque celle-ci, cantonnée dans la banalité et dans la grisaille, manque d'étoffe romanesque. Ahmed Kalouaz, écrivain français d'origine algérienne (ses parents ont quitté le pays en 1952, l'année de sa naissance) se confronte à ce genre de difficultés dans ses écrits d'inspiration autobiographique (*Avec tes mains*, *À l'ombre du jasmin*, *Juste écouter le vent*)¹ qui peuvent être également lus comme des images illustrant la réalité quotidienne de l'immigration algérienne en France.

¹ Dans *Avec tes mains*, roman publié en 2009, l'auteur évoque la figure de son père, tirailleur français de la Seconde Guerre mondiale, immigré en France et logé dans une cité de banlieue.

L'objectif de notre analyse est d'étudier les stratégies de représentation du quotidien dans *Une étoile aux cheveux noirs* (2011)², roman qui se focalise sur la figure maternelle. Nous étudions plusieurs formes génériques et types de discours dont l'auteur fait l'usage pour évoquer le monde de son enfance et pour rendre hommage à sa mère. Femme ordinaire, modeste et analphabète, mère d'une très nombreuse famille, elle a passé la moitié de sa vie au huitième étage d'une barre dans la banlieue de La Mure en Isère. La mère va subir le dernier déracinement au moment où le narrateur commence à raconter son histoire : à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, elle doit quitter son appartement, la barre étant destinée à la démolition. Ce dernier exil imposé à la mère incite son fils à faire une rétrospection de sa vie.

En dépit de cette simplicité diégétique, l'histoire de la mère ne possède pas de structure linéaire. Elle fait penser plutôt à un patchwork : les souvenirs du narrateur émergent spontanément, de manière non chronologique ; de plus son discours abonde en structures itératives. Le minimalisme événementiel, la quasi-absence d'histoire s'y trouvent compensés par la diversité des formes discursives : la narration prend la forme d'une expression libre qui brouille les frontières entre le littéraire et le non-littéraire et use de plusieurs genres (cf. MOURA, 1999 : 148–151, ch. « Genres hybrides »).

Le texte ressemble, dans sa plus grande partie, à une longue lettre adressée à la mère³, une lettre paradoxale, bien sûr, puisque la mère est analphabète. Ainsi, le discours est dominé par l'oralité et fait également penser à une conversation imaginaire entre un fils et une mère (et plus précisément une conversation avec la mère, imaginée par le fils) il ressemble de ce fait à ce que Khalid Zekri appelle « roman parlé » (cf. ZEKRI, 2006 : 86–89).

Le paradoxe de cette « quasi-lettre » consiste aussi dans le fait qu'elle est en même temps une longue méditation. La lettre restera « muette », cantonnée

À l'ombre du jasmin (2012) est un roman autobiographique dans lequel Kalouaz parle de la mort d'une de ses sœurs, Mimouna. Elle a disparu à l'âge de quatre ans, avant la naissance de l'auteur dans des circonstances énigmatiques. 2015, c'est l'année de publication de *Juste écouter le vent*. Dans ce roman, l'auteur-narrateur hospitalisé suite à des troubles cardiaques, retrouve ses souvenirs d'enfance et essaie de raconter l'histoire de la mort de son grand-père durant la guerre d'Algérie.

² À ces quatre romans d'inspiration personnelle s'ajoute une fiction *Les solitudes se ressemblent* de 2014 (Prix Les Lorientales) qui fait encore une fois revivre la réalité de l'immigration algérienne : c'est un monologue de Fatima, femme de quarante ans qui essaie de mettre en ordre ses souvenirs longuement refoulés. Il s'agit d'un séjour de plus de dix ans, qu'elle a fait dans son enfance, dans un camp pour les harkis (à Saint-Maurice dans le Gard). Le lecteur y retrouve la réalité d'un vrai camp d'internement délimité par des barbelés, soumis à un règlement et exposé au mépris, à la méfiance et à l'incompréhension du monde extérieur. La voix de Fatima est celle d'une génération stigmatisée par la honte et l'exil, souffrant d'exclusion et d'acculturation et confrontée au silence des parents.

³ « À cette mère illettrée, dépossédée dès l'enfance de son destin, Ahmed Kalouaz écrit une lettre bouleversante et pudique ». La quatrième de couverture (KALOUAZ, 2011).

dans la pensée du héros qui la projette et la prépare au fur et à mesure que son voyage progresse. L'ambiguïté de cette lettre réside aussi dans le fait qu'elle ne sera jamais lue à la mère à cause de la pudeur et de la distance qui caractérisent la relation père-fils. Elle se situe donc à la fois dans une zone d'indécidabilité textuelle et dans une zone de non-dit, d'indicible. À cet intéressant statut ontologique du texte s'ajoute sa riche dimension lyrique : nous y retrouvons plusieurs procédés de poétisation du texte qui, par son rythme répétitif comme dans un chant, et par le lyrisme dans l'évocation des scènes quotidiennes devient une sorte de roman-poème.

Organisé autour du thème des relations mère-fils, *Une étoile aux cheveux noirs* possède des caractéristiques du récit de filiation, du récit d'enfance et du roman familial, formes génériques très présentes dans la littérature actuelle (cf. VIART, VERCIER, 2008 : 79–101). Mais nous y retrouvons également des éléments tellement disparates comme ceux d'un côté d'un récit de voyage et d'un reportage et de l'autre des composantes du roman de l'immigration.

Au niveau thématique, axé sur la problématique des racines et du déracinement, de la double culture et de l'acculturation, préoccupé par les questions de l'immigration, de la discrimination et du racisme, le texte d'Ahmed Kalouaz s'inscrit sans doute dans la tradition de la littérature postcoloniale. D'autant plus qu'il situe la réflexion sur la société et sur l'histoire dans une perspective autobiographique d'importance considérable dans l'expression postcoloniale (cf. MOURA, 1999 : 148–150 ; BARDOLPH, 2002 : 54–55). Pourtant cette thématique s'y trouve concurrencée par une autre qui fait penser – non sans étonnement – aux tendances régionalistes de la littérature. Il s'agit de la trame, qui se tisse tout au long du roman, d'une attirance qu'éprouve le héros pour une certaine vision de la France traditionnelle, paisible et rustique. Car c'est cette image-là que le narrateur retrouve et dont il se laisse charmer en parcourant surtout la région de la Bretagne.

Cette hybridité générique et ce mélange thématique presque incongru résultent d'une certaine réorientation du roman qui, chez Ahmed Kalouaz (mais c'est une tendance fortement présente dans le roman maghrébin et peut-être aussi francophone actuel) non seulement brouille de plus en plus ses frontières génériques, mais change aussi de fonctionnalité : son but n'étant plus de raconter une histoire mais d'exprimer des opinions, donner des commentaires sur le réel ou encore partager avec le lecteur des émotions éveillées par des souvenirs ou par des éléments du cadre quotidien⁴. En effet, dans le roman de Kalouaz l'histoire, embryonnaire, ancrée dans la banalité se laisse dominer par le discours qui devient un hommage rendu à la mère.

Dans *Une étoile aux cheveux noirs*, chaque paradigme formel est déclencheur de significations et en tant que tel appelle des stratégies herméneutiques.

⁴ Sur la dimension idéologique et sociale du roman maghrébin actuel voir par exemple ZEKRI (2006 : 136–142).

D'abord le texte s'offre au lecteur dès l'incipit jusqu'à la fin comme un récit de voyage. Il s'agit du retour du narrateur qui se trouve au départ en Bretagne au lieu de son enfance à La Mure en Isère « où tout a commencé. Notre vie ici, la vôtre, nouvelle, inconnue et incertaine » (KALOUAZ, 2011 : 7). Ce périple pour rejoindre la mère constitue une ossature diégétique. Tracé avec une rare précision, comme dans un reportage, l'itinéraire du héros – qui se déplace à moby-lette – comprend de nombreuses haltes dans des villages pittoresques : Pleyben, Inzinzac-Lochrist, Languidic, Pluvigner, Moustoir-des-Fleurs, La Vraie-Croix, Redon ne sont que quelques-uns des noms des villages évoqués qui assurent au texte une certaine couleur locale très bretonne.

Il serait pourtant inutile d'y chercher des accents romanesques : au niveau de cette trame, il ne se passe rien d'extraordinaire. Les personnages rencontrés – aubergistes, garagistes, hôtes, bergers, propriétaires de vignes – sortent à peine de l'anonymat. Nous devons remarquer que la présentation de la Bretagne frôle un pittoresque assez facile et somme toute connu : calvados, biscuiteries, anciennes fermes, vergers de pommiers, brebis constituent une sorte de tableau bien conventionnel, « touristique » presque.

La réalité bretonne fonctionne surtout comme un déclencheur de souvenirs, une sorte de toile de fond ou de principe d'organisation qui permet aux souvenirs d'enfance d'émerger à la surface et trouver leur place dans la matière textuelle. En effet, le voyage prend le relais de l'intrigue ou plutôt donne l'apparence d'une intrigue ; c'est pourtant une fausse intrigue, une histoire artificielle et alternative sur laquelle se greffe la matière principale du roman. Elle est constituée de souvenirs d'enfance du narrateur qui cherche à refaire le portrait de sa mère.

Il faut souligner en effet que les épisodes qui restent en rapport avec la mère et qui renvoient à l'enfance du narrateur ne suivent pas d'autres principes d'organisation. Ils ne se plient à aucune chronologie. Évoqués sur un mode itératif, à l'imparfait, ils appartiennent à la routine quotidienne et forment une sorte de tableaux des scènes familiales. Le texte mentionne à plusieurs reprises des repas que la mère prépare pour nourrir « son chapelet d'enfants » (KALOUAZ, 2011 : 7), d'interminables lessives, des tas de linges à laver, des amas de vêtements à repasser, des travaux de couture pour subvenir aux besoins de la famille. Dans ses souvenirs, le narrateur retrouve sa mère en train de ranger, balayer, éplucher. Si elle sort, c'est d'habitude pour mener de petites luttes quotidiennes contre le racisme ou encore contre l'indifférence des employés : « C'est ainsi que tu te bats pour rester dans la catégorie des gens ordinaires et dans la norme, ceux qui ont encore un toit, de quoi manger, de la famille et une poignée de vrais amis » (2011 : 49). Ces images reviennent avec une récurrence considérable. Rares sont en effet les épisodes ponctuels et ceux-ci, comme par exemple l'achat d'une vieille poêle à charbon ou la vente des bijoux familiaux, n'échappent pas non plus à la banalité qui semble être de règle.

En tant que territoire du voyage, la Bretagne et le Pays de la Loire, avec leur rattachement au passé, à l'histoire, à la tradition et à la religion, constituent un espace maternel. Cela peut paraître paradoxal ou même déroutant vu que la mère, de confession musulmane, n'a jamais connu cette région. Mais c'est là que le héros retrouve le monde proche des rêves maternels : celui de vieilles demeures campagnardes, d'une cuisine traditionnelle et d'un enracinement des habitants. Celui où l'on retrouve le durable pour lequel la mère a toujours lutté à contre-courant du provisoire et du précaire de sa condition d'exilée. L'expérience du narrateur qui fait de la Bretagne l'espace d'un enracinement rêvé (et qui s'avère tellement simple dans ses principes) se situe à l'opposé de l'expérience du dépaysement vécue par la mère.

C'est ici que le narrateur retrouve des parfums, des épices qui, même si différents de ceux qu'il a connus chez lui, l'aident à retrouver les goûts et les saveurs de son enfance, ceux surtout de la cuisine maternelle :

Soudain, dans cette campagne ligérienne j'ai envie de goûter à la panse de brebis farcie. Désir de plonger mes doigts dans la jarre de terre où dormaient dans le miel les gâteaux à la semoule. Lorsque nous en soulevions le couvercle, l'arôme de la cannelle s'engouffrait dans nos narines. Combien de fois avons-nous retrouvé dans cette jarre la joie de vivre et l'insouciance ?

KALOUAZ, 2011 : 53

De même, il se laisse guider par le goût d'un café bu chez Henri Lagadec pour retrouver celui du thé à la menthe préparé par la mère. Plus tard, la saveur des galettes de blé noir de Landerneau éveille le souvenir des galettes de la mère « ce mélange de farine et de semoule [...] avec un peu de miel qui collait au doigt » (2011 : 11).

Au niveau du motif de l'itinéraire du héros (qui s'avère être une quête spirituelle), la Bretagne devient un espace où il fait une belle expérience de syncrétisme culturel et retrouve l'universel dans le quotidien. Le héros retrouve en Bretagne un monde du sacré qui, bien qu'il soit chrétien, n'entre pas en contradiction avec la foi musulmane de la mère. Quand il fait connaissance d'une tradition locale de pèlerinage, il ne la trouve pas trop différente du pèlerinage musulman à la Mecque tellement important pour la mère devenue *hadja*⁵ : « il [un mécanicien] me parle alors du Tro Breizh, ce tour de Bretagne que devaient effectuer les croyants une fois dans leur vie. En allant à la Mecque deux fois, tu as le sentiment d'avoir effectué le tien » (2011 : 29).

Ahmed Kalouaz jette donc un pont entre les deux religions ; il les juxtapose l'une à l'autre dans un esprit de correspondance qui apaise et apporte la réconciliation. Lui-même, sur sa mobylette, il effectue un pèlerinage et retrouve un brin

⁵ Le mot arabe *hadja* désigne toute musulmane qui a accompli le pèlerinage à la Mecque et à Médine.

de sentiment religieux qu'il a connu dans son enfance et qui se résume dans une phrase récurrente mise en relief dans l'incipit et répétée six fois dans la suite du texte : « cherchez Dieu en toute chose » (2011 : 7). Son itinéraire à travers la Bretagne se transforme en une expérience mystique à la fois modeste (puisqu'il n'adhère à aucune confession) et universelle : « Pèlerin sans chapelle, je visite et je prie à ma manière, en fréquentant ces pierres qui m'émeuvent et m'apportent un brin de sentiment particulier » (2011 : 68).

Une étoile aux cheveux noirs est un roman atypique dans lequel la pauvreté de l'histoire est compensée par une considérable dimension poétique qui se développe autour du topos du voyage. Ce thème possède une large signification symbolique qui appelle un travail d'interprétation : ainsi *Une étoile aux cheveux noirs* qui, certes, reste un roman du quotidien, du trivial, du banal est sans doute également un roman-poème. Le motif du voyage, dans sa dimension spirituelle, ethnographique et identitaire, est l'exemple le plus évident de la poétisation du texte.

D'abord c'est un voyage paradoxal dans lequel il s'agit de retarder la fin : c'est-à-dire la rencontre avec la mère qui est à la fois une rencontre avec la mort : « C'est aussi aux portes de l'automne où j'entreprends un voyage vers toi. Seras-tu encore là pour m'ouvrir la porte, du haut de tes quatre-vingt-quatre ans ? » (2011 : 10–11). Ce voyage est donc le substitut d'une véritable rencontre. En même temps, même virtuel, même imaginaire, il devient le mode, le plus sincère possible, du contact avec la mère. Le voyage permet à l'auteur d'imaginer un dialogue qui n'était jamais possible, à cause des différences et d'une sorte de distance pudique existant entre la mère et le fils. Ce voyage qui sert à combler des lacunes ayant toujours existé dans leur relation affective, favorise aussi une forme épistolaire du discours : il s'agit d'une lettre de remerciement, de réconciliation et d'adieu.

Ensuite, le voyage véhicule le thème de la quête de liberté. La liberté du héros qui respire l'air frais de la mer, scrute l'horizon, trouve le temps « d'offrir un peu de pain aux oiseaux » (2011 : 10) est mis en contraste avec l'enfermement de la mère qui a passé la majorité de sa vie dans son appartement au huitième étage : « Ta vie, c'était les quatre coins de la maison » (2011 : 10). Cette opposition constitue un thème récurrent dans le texte qui est un hommage à la femme arabe traditionnelle : « Toi, tu faisais des enfants, et nous, nous courions à travers les champs comme une volée d'oiseaux migrateurs, allant d'arbre en arbre, de saison en saison. Cerises, prunes, noix, tout était délicieux, avait un goût de liberté » (2011 : 28).

Finalement, le voyage possède une dimension métadiscursive : il métaphorise la naissance de la vocation littéraire de l'auteur. Il existe en effet une analogie entre un déplacement tranquille dans l'espace et un lent processus d'écriture : dans les deux cas, il s'agit de l'expérience qui permet à l'auteur d'entrer en contact avec l'Autre, dépasser les contradictions et retrouver la liberté : « Enfants perchés dans les arbres, nous avons appris des mots rares dans la langue des

poètes d'ici. Depuis, ils forment des guirlandes. La poésie va lentement aussi, les phrases précieuses se construisent sans s'occuper du temps » (2011 : 9). Mais écrire, c'est aussi rejoindre la langue de la mère, retrouver le rythme de l'expression orale marquée par la musicalité : celui des berceuses « tes berceuses [...] tes éternels chants lancinants » (2011 : 10). Cette conception du langage littéraire qui résulte de l'appartenance de l'auteur à la double culture est un des fondements de l'écriture maghrébine, ainsi que de sa théorie (cf. MOURA, 1999 : 104–109 ; NOIRAY, 1996 : 115–139). Ahmed Kalouaz adhère en toute conscience à cette esthétique de l'hybridité formelle. Il le souligne par un jeu intertextuel : la mère nommée par un ami « nedjma » – étoile en arabe – renvoie peut-être – mais tout modestement bien sûr – au personnage féminin, créé par Kateb Yacine dans l'un des textes fondateurs de la littérature maghrébine d'expression française et qui symbolise, entre autres, l'écriture.

L'une des tendances du roman maghrébin actuel défini notamment par Alfonso de Toro et Khalid Zekri consiste dans l'hybridité formelle : il s'agit notamment des procédés tels que l'oralité, la poétisation ou la banalisation du discours (ZEKRI, 2006 : 79–89, 136–140 ; DE TORO, 2009 : 39–40). L'extraordinaire et le fictif y sont souvent concurrencés par le vrai et le trivial. L'œuvre littéraire se trouve dans ce cas-là progressivement annexé d'un côté par la poésie qui constitue (depuis l'émergence de cette littérature) un premier langage de l'auteur maghrébin francophone, de l'autre – conformément aux tendances de la littérature d'expression française actuelle décrites par Dominique Viart et Bruno Vercier – par le document, le témoignage, l'essai, l'autobiographie. Appauvri dans sa dimension diégétique, le roman, souvent polyphonique, se transforme de plus en plus en un lieu de discussions et de dialogues.

Une étoile aux cheveux noirs, roman de l'auteur français issu de l'immigration maghrébine, participe de ces tendances. Roman de bavardage, roman-poème, roman-lettre, texte autobiographique, il scrute le quotidien pour lui attribuer un sens universel.

Il résulte de ce qui précède que le quotidien est, chez Kalouaz, un concept complexe représenté dans le roman à travers plusieurs stratégies discursives et conventions littéraires. Assumée par la mère, la réalité quotidienne n'a rien de séduisant. Elle n'attire pas. Bien au contraire, elle lui inspire des sentiments négatifs tels que la nostalgie, le mal du pays, le dépaysement, l'étrangeté et la souffrance provoquée par le fait d'être socialement et matériellement marginalisée. De même, c'est pendant la vie de tous les jours, à La Mure, que le fils fait l'expérience de l'acculturation, de l'altérité et de l'exclusion sociale. Or, le retour mental à l'enfance et la rencontre rêvée et poétique avec la figure maternelle, qui ont lieu dans l'espace breton, dévoilent un autre aspect du quotidien qui, dans ses aspects les plus simples, débouche sur l'universel. Avec ses rituels, ce quotidien apaise le narrateur, en lui permettant de mieux s'ancrer dans le présent pour revenir, de manière plus sereine, au passé.

Bibliographie

- BARDOLPH Jacqueline, 2002 : *Études postcoloniales et littérature*. Paris, Honoré Champion.
- DE TORO Alfonso, 2009 : *Épistémologies. Le Maghreb*. Paris, Éditions L'Harmattan.
- KALOUAZ Ahmed, 2009 : *Avec tes mains*. Arles, Éditions du Rouergue (réédition 2012, Paris, Actes Sud).
- KALOUAZ Ahmed, 2011 : *Une étoile aux cheveux noirs*. Arles, Éditions du Rouergue.
- KALOUAZ Ahmed, 2012 : *À l'ombre du jasmin*. Arles, Éditions du Rouergue.
- KALOUAZ Ahmed, 2014 : *Les solitudes se ressemblent*. Arles, Éditions du Rouergue.
- KALOUAZ Ahmed, 2015 : *Juste écouter le vent*. Arles, Éditions du Rouergue.
- MOURA Jean-Marc, 1999 : *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris, PUF.
- NOIRAY Jacques, 1996 : *Littératures francophones. Le Maghreb*. Paris, Belin.
- VIART Dominique, VERCIER Bruno, 2008 : *La littérature française au présent*. Paris, Bordas.
- ZEKRI Khalid, 2006 : *Fictions du réel. Modernité romanesque et écriture du réel au Maroc 1990–2006*. Paris, Éditions L'Harmattan.

Note bio-bibliographique

Magdalena Zdrada-Cok, docteur habilité à diriger les recherches, maître de conférences à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction à l'Université de Silésie, spécialiste de littérature maghrébine d'expression française. Auteur de deux monographies : *Tahar Ben Jelloun : hybridité et stratégies de dialogue dans la prose publiée après l'an 2000* (Katowice, 2015) et *Les Figures de (Anti-)Narcisse dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar* (Katowice, 2006) ainsi que de nombreux articles et chapitres d'ouvrage sur, entre autres, T. Ben Jelloun, D. Chraïbi, Abdelkébir Khatibi, Assia Djebar, Leïla Sebbar, K. Daoud, R. Ben Salah, M. Kacimi, A. Sefroui, B. Sansal, M. Yourcenar, M. Tournier, G. Perec, J.M.G. Le Clézio.